

BIC  
Bien Irrésistiblement Commun



Fabienne Dupuij

BIC  
Bien Irrésistiblement Commun

roman

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)  
ISBN : 979-10-227-0830-2

© Fabienne Dupuij 2014

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*à ce que nous partageons,  
à nos petites résistances  
et notre créativité quotidienne*



## Prologue

Ma première flamme, le début de ma mission de vie, c'est le gérant du tabac du coin qui l'a allumée, et c'est cette main carrée et puissante qui m'a ouvert le monde et aussitôt cédé, abandonné, transmis à mon prochain véhicule, la menotte fragile de la jeune Céline.

Hasard ou circonstance énergétique, cette première flamme a déclenché l'enregistrement que voici, ma vie de briquet ordinaire, de main en main, d'un sac à une poche, d'un tiroir à un bord de table.

Je suis orange, banal jusqu'à l'invisibilité, impersonnel et réduit à mon utilité. Pas de souci esthétique, pas de propriétaire attitré, une seule mission, un seul geste, pour un enchaînement de causalités qui date de l'âge de pierre : friction + carburant = flamme.





## Énergie

*« Tout est énergie, un point c'est tout. Correspondez à la fréquence de la réalité que vous désirez et vous ne pourrez qu'obtenir cette réalité. Il ne peut en être autrement. Ce n'est pas de la philosophie. C'est de la physique. »*

Albert Einstein

Céline est une fumeuse occasionnelle de blondes.

Je cohabite dans son sac (moche et sans poches, en tissu imprimé), avec un stick à lèvres, un porte-feuille, des pièces jaunes, des papiers de bonbons, des mouchoirs jetables chiffonnés et sales, le paquet de blondes, des clés (deux trousseaux), des miettes de... de quoi? C'est sans tenue, sans même l'excuse d'être purement fonctionnel. J'y suis oublié la plupart du temps, sans doute parce qu'il est difficile de m'y repérer dans ce fouillis (vous auriez du feu s'il vous plait, j'trouve pas le mien?).

Deux jours dans le fond de ce sac presque poubelle m'ont donné une grosse envie de ciel. Il fait un temps de rêve, c'est la fin de l'été, un temps à déployer de

grandes ailes et j'ai profité d'un oubli passager pour rester dissimulé derrière quelques magazines, sur le bord d'une table, devant la fenêtre.

D'ici je saisis mieux la vue d'ensemble : une pile de cartons, quelques affaires en désordre sur un matelas à même le sol, une saleté épouvantable... Voilà donc le « studio en attendant » de Céline.

Une petite vie étrange dont je ne comprends pas encore le fil conducteur, faite d'allers et venues en métro, aux quatre coins de Paris, de monologues et de conversations avec des interlocuteurs variés, et de retours au studio quelques minutes avant de sombrer dans le sommeil.

Une porte-fenêtre ouvre sur le vertige bleu, magique, sublime, du dessus des toits de Paris — une très grande ouverture pour ce petit espace, au 7ème étage d'un vieil immeuble sans ascenseur. Le bureau en verre, installé devant la lumière, sale lui aussi, est couvert de journaux et de papiers qui semblent n'avoir pas bougé depuis des années, d'un cendrier à moitié plein, et d'une misère, à l'étroit dans son pot de terre, et qui semble au bord de l'épuisement malgré ses ramifications qui atteignent le sol.

Premier constat : c'est un entre-deux, un départ ou une arrivée, je penche pour l'arrivée.

— gagné ! répond l'espace dans une légère vibration, à mes questions à peine formulées.

Les quatre cartons éventrés ont été déposés là par Céline et un ami dimanche matin et nous sommes mercredi.

D'un haussement d'épaules, la nouvelle occupante a ignoré la soif de la misère, la couche de graisse du coin-cuisine, la poussière accumulée. Pressée, stressée, préoccupée, elle n'est là que le temps de dormir et n'a utilisé que la douche et le matelas. Ses cartons contiennent des livres, des dossiers, des papiers, quelques effets personnels et... en fait plus de questions que de réponses.

Nous l'attendons, moi et les choses vibrantes de cet appartement – « ensemble », désormais.

Céline est rentrée en début d'après-midi, maigre, d'un pas halluciné. Elle s'est effondrée sur le bureau sans même se mettre à l'aise et s'est endormie immédiatement. Le soleil vient caresser ses cheveux et un reflet sur ma partie métallique éclaire légèrement son visage : elle rêve, ses paupières tremblent légèrement et elle sourit.

Un bruit de meuble qu'on bouge, quelque part dans les étages, lui fait ouvrir les yeux et elle semble découvrir l'espace qui l'entoure. Son regard glisse doucement de la surface en verre recouverte de poussière à la misère qui lui chuchote sa soif, puis au parquet...

— bon, allez, c'est parti ! murmure-t-elle, sans pourtant bouger d'un centimètre.

Elle a l'air de réfléchir, ou de rassembler ses forces. Puis elle se lève et continue son trajet mental en s'engageant dans une suite de gestes précis, efficaces et de plus en plus rapides — ramassage d'un verre sale par terre, direction évier, vaisselle, essuyage, rangement dans le placard, vidage du placard, nettoyage, re-rangement — et ainsi de suite.

Tout y passe, avec énergie et... oui, ferveur : le linge tourne, les cartons sont déballés, la vie reprend son cours ! Avec un sens magnifique de la théâtralité, elle termine la phase cyclone par un vrai soin esthétique à la seule plante de l'appartement : effeuillage de l'inutile – feuilles brunes, jaunes, abimées, puis douche, habillage du pot avec son cache-pot (retrouvé plus tôt dans l'évier) et musique classique agrémentée de mots d'amours, de promesses et d'encouragements.

— mmm... beaucoup mieux comme ça ! confirme-t-elle d'un ton gourmand.

Avec un grand sourire, la jeune fille approche une cigarette de sa bouche, me cherche de la main, fait jaillir une étincelle et tire une longue bouffée.

Elle semble découvrir la vue splendide de sa fenêtre : elle suit des yeux les moineaux, regarde le ciel prendre une teinte plus douce, et se retourne de nou-

veau vers l'intérieur, baigné d'une jolie lumière de fin de journée.

— mon tour maintenant... !

Une heure plus tard, elle réapparaît toute rose et lisse, juste à temps pour le coucher de soleil et « nous » déclare :

— ça va marcher ! nous, là, ensemble, on va y arriver ! Son téléphone vibre et elle paraît agacée, comme d'une petite intrusion dans cette intimité toute neuve. C'est donc un peu distraitemment qu'elle répond, pour s'adoucir aussitôt :

— Oooh, ma p'tite » mamie, j'avais pas vu que c'était toi, tu vas bien ?

-...

— non, ça ne donne rien, je cours dans tous les sens, d'experts en cabinet d'études, je passe mon temps dans les couloirs à attendre des rendez-vous inutiles, personne n'a encore juste regardé mon échantillon

-...

— non, lui, impossible de le trouver, il n'a même pas répondu à mes mails

-...

— oui, je sais mamie, heureusement que tu es là pour m'encourager et d'ailleurs...

-...

— Ben justement, j'allais te dire, j'ai une petite mi-sère dans mon studio, et tout à l'heure elle m'a semblé tellement courageuse, là, juste à côté de moi, que j'ai tout rangé pour qu'elle se sente mieux. Du coup, c'est très mignon ici, et je suis rechargée à bloc, et toi qui m'appelles, c'est la cerise sur le gâteau...

— oui, moi aussi... prends soin de toi... bisous ! Puis elle court s'habiller et sort... en m'oubliant une fois de plus ! Elle a changé son vilain sac en tissu pour une mini pochette en cuir très sobre, couleur rouille, et ses vêtements informes pour un « classique » jean — T-shirt blanc — petit blouson ajusté (le sien est vert tilleul) : elle est tout simplement ravissante !

À quoi donc « arriverons » — nous ? Il y a de l'attente dans l'air du studio, un frémissement d'impatience aussi !

Elle rentre peu de temps après avec de quoi cuisiner un léger diner et s'installe devant son ordinateur avec une belle poêlée de légumes et un pain rustique qui sent bon les graines.

C'est remarquable comme l'atmosphère s'est modifiée en quelques heures. Un « je ne sais quoi » subtil – à la fois gai et exigeant se dégage de ses gestes.

Céline savoure son repas, remet tout en place avec application puis branche son portable qui trône sur le bureau.

Quelques minutes plus tard, elle lance un documen-

taire et s'allume une cigarette. Sur son visage, l'attention est palpable : elle prend des notes, consulte des sites, de plus en plus fiévreuse et excitée, et se couche tard, très tard, pour s'endormir aussitôt.

Deux jours passent, la course continue, Céline traverse la grande ville avec son précieux échantillon, mais elle n'a plus rien du petit oiseau tombé du nid avant d'avoir terminé sa croissance. Elle semble savoir où aller, parle avec fermeté, et cherche avec détermination un certain Mr B. qui, lui dit-on, ne va pas tarder à revenir d'un voyage d'études en Amazonie.

De retour au studio, elle me dépose sur la table en verre à côté de la misère et nous la regardons ensemble s'épanouir comme une belle fleur. Nul doute qu'ici, elle recharge ses batteries (« nous, ensemble, on va y arriver ! »).

— Il m'a répondu ! Il m'a répondu ! clame-t-elle un soir à l'ouverture de son ordinateur. Elle compose un numéro de téléphone, respire un grand coup, se présente...

— Un café au parc Monsouris, demain ! mais oui, bien sûr !

Et son sourire nous éclabousse.